

Philip Brown

*Il faut toujours un coup de folie
pour bâtir un destin.
(Marguerite Yourcenar)*

Claire

Muni de mon sac de voyage à roulettes, j'entre chez les Norton. Je suis heureuse de me retrouver dans ce lieu qui me rappelle la vieille Angleterre. C'est ainsi que je nomme la maison de Deauville. Suzanne m'étrangle en me prenant dans les bras, tant son bonheur est visible. Elle m'embrasse sur les deux joues une dizaine de fois. C'est toujours sa manière à elle de me remercier de venir leur rendre visite. C'est vrai que je ne suis pas repassée ici depuis deux mois où j'avais fait un saut depuis Londres pour venir les voir. Là, c'est différent. Je veux connaître à tout prix la vérité sur le secret qui entoure mes parents. Comme mon père ne veut rien me dire, eux pourront me renseigner.

Les effusions passées, elle me fait entrer et là, devant moi, debout près de Henry : Jissey, le sourire aux lèvres, heureux de m'avoir fait un blague.

- Bonjour Mimie, me dit-il.

- Mais ... ?

- Je t'ai devancée de deux heures. Tu m'avais dit que tu viendrais voir les Norton après ton passage à la Sorbonne. Alors, j'ai décidé de venir les voir aussi, car nous avons beaucoup de questions à leur poser.

Nous nous serrons dans les bras l'un de l'autre. En fait, je suis heureuse de le revoir, de sentir son odeur et ses bras m'envelopper.

Nous nous asseyons devant un verre de Porto. C'est l'heure de l'apéritif. Les Norton sont adeptes du Guignolet Kirch qu'ils ont découvert incidemment dans la supérette du centre-ville. Comme d'habitude, Henri et Suzanne attendent que Jissey ouvre les hostilités, se gardant de prononcer le moindre mot qui pourrait être mal interprété.

- Comme tu me l'as suggéré, je suis retourné dans l'antre de Sophie et j'ai bouleversé le terrain pour me rendre compte que, seuls, les premiers trente centimètres avaient été brassés au cours de la construction du manoir et qu'à partir de cette profondeur, le sol était fait de molasse et n'avait jamais été touché. Puis, j'ai suivi tes conseils pour vérifier ce que pouvait cacher le massif d'hortensias. Et c'est là que j'ai trouvé un corps enterré sous quarante centimètres de terre. J'ai creusé juste pour voir si je ne m'étais pas trompé. Effectivement, j'ai

découvert une partie pour tomber sur une tête. J'ai rebouché le tout et j'ai décidé de venir voir les Norton pour leur demander conseils. Voilà, tu connais toute l'histoire.

Je reste sans voix. Il m'embrasse sur la joue.

- Je suis désolée, Mimie, mais il fallait que tu le saches. Je ne pouvais pas te cacher une telle découverte.

Je me ressaisis.

- Tu as bien fait de venir ici. Ainsi, nous pourrons discuter tranquillement ensemble. Oui, oui. Tu as bien fait.

Je sens que ma voix est tremblante. Ainsi, c'était donc ça le secret que mon père ne voulait pas me révéler. Un cadavre enterré dans les fleurs de maman. Comme a-t-il pu oser lui faire ça ?

Suzanne reprend la parole :

- Voilà, dit-elle, pour commencer, il faut que tu saches que ton père était un agent du MI5 chargé de la surveillance des membres de l'IRA et de la prévention des attentats.

- Oui, il me l'a avoué.

- C'était un agent détaché du « *Security Service* » ; il faisait partie de la section F4, composée d'agents ayant un emploi dans le civil pour brouiller les recherches.

- Pourtant, il était souvent à la maison ! Comment faisait-il ?

- Il n'intervenait que deux, trois, parfois quatre fois par mois. Il était infiltré dans un réseau clandestin, aidé par un avocat avec qui il avait suivi le même cursus universitaire et qui leur servait régulièrement de défenseur, lors des arrestations. Ces hommes avaient confiance en lui et il présentait toujours ton père comme étant un conseiller introduit dans le milieu judiciaire et politique londonien : une sorte d'agent double. Je te passe les détails. (Elle fait une pause) Il avait vite repéré les tendances du mouvement : il y avait les chefs et les moutons et une kyrielle d'indécis qui avaient de temps à autre une idée saugrenue à prouver. Il y eut de nombreuses arrestations surtout après les attentats meurtriers de Belfast et de Londres et il a fallu enfin attendre l'année dernière pour qu'un cessez-le-feu intervienne à l'IRA et que celle-ci dépose officiellement les armes. D'autres groupuscules tournaient autour de ces terroristes mais n'avaient pas la stature de l'organisation principale.

- Il risquait toujours sa vie ?

- C'était risqué bien sûr. Ton père avait remarqué qu'un petit groupe d'hommes paraissait beaucoup plus violent que les autres qui recherchaient plutôt la méthode douce et le dialogue. Ces types faisaient partie d'un second réseau, se mélangeant

parfois avec les membres de l'IRA, mais le plus souvent ils fonctionnaient en indépendants. Le problème était qu'ils étaient dirigés par un cinglé, complètement sadique, qui prévoyait des attentats les plus meurtriers possibles surtout chez les civils car il considérait que c'était en frappant au hasard dans la foule qu'ils devaient faire régner la terreur beaucoup plus qu'en s'attaquant aux soldats, aux casernes et à la police. Le public avait plus de compassion pour des morts qui leur ressemblaient que pour les militaires qu'ils considéraient faisant leur métier d'assurer la protection du royaume.

- Mais pourquoi suivre des réseaux clandestins et dangereux ?

- A cause de sa mère qui avait été tuée par une bombe déposée par l'IRA alors qu'elle passait devant une caserne. Elle était morte sur le coup.

- Ses parents, je ne les ai jamais connus !

- Ton grand-père n'a pas pu supporter la mort de sa femme ; il s'est suicidé deux mois plus tard. Ton père avait vingt ans et n'en parlait jamais. Ça l'a marqué pour la vie. Alors lorsqu'on lui a proposé de rechercher les assassins, il a tout de suite donné son accord.

- Ma mère m'avait dit qu'ils étaient morts dans sa jeunesse ; mais c'est tout, rien de plus ! Mais comment s'est-il retrouvé à Balmoral, à Chambéry ? Il vivait à Londres, non ?

- Il a fait connaissance de ta mère lorsqu'elle est venue à Londres, en compagnie de sa grand-mère Sophie Hardey. C'était juste avant Noël 1945. Elles furent invitées à assister au bal donné à l'occasion du cinquantième anniversaire de Sa Majesté. Ton père était présent également et il paraît qu'ils ont dansé toute la nuit. Ils se sont plu immédiatement et se sont revus les trois jours suivants, avant leur départ de Londres. Ton père passa les fêtes de Noël à Aix-les-Bains et il demanda la main de ta mère à Sophie avant de repartir pour l'Angleterre.

- C'est la première fois que j'entends l'histoire de leur rencontre. J'ai toujours cru qu'il était venu pour travailler à Chambéry ; je ne savais rien de ses débuts dans la société.

- Il reprit contact avec sa section du MI5 et passa un accord pour résider en France et venir occasionnellement à Londres rencontrer les membres de l'IRA. C'est à son retour que Sophie le nomma responsable de Balmoral. Il ne connaissait rien à l'import-export mais en moins de deux ans, il pulvérisa le chiffre d'affaires tout en continuant son ancien métier. Il faisait régulièrement des allers et retours en Grande-Bretagne pour conserver le contact avec les membres.

- Il se sont bien mariés en mai 1946, demandé-je, curieuse ?

- Oui, mais il ne resta pas longtemps en voyage de nocces car il dut repartir à Londres, reprendre contact avec le chef du fameux groupe d'extrémistes, Philip Brown. C'était un ultraroyaliste. Sa conviction était qu'il pouvait prouver sa descendance de la reine Victoria par John Brown - eh oui ! Il paraît qu'elle aurait eu un enfant de lui, mais cela a toujours été une rumeur. Il sortait d'un hôpital psychiatrique où il avait effectué un séjour de plus d'un an pour des symptômes de paranoïa. D'après les rapports que ton père a envoyés à ses patrons, c'était un psychopathe qui adorait faire souffrir les gens. Il vivait seul dans un meublé de la banlieue et effectuait plusieurs kilomètres à bicyclette pour assister aux réunions. Il était considéré comme un danger public et le MI5 l'avait mis sous surveillance constante.

Suzanne s'arrête un instant pour terminer son verre et, se tournant vers Henri, lui demande de faire chauffer le repas. Tout est déjà préparé sur la cuisinière. Elle continue son récit :

- Ton père a souvent côtoyé ce Brown. Il essayait de rabaisser ses ardeurs de destruction. Lors d'une tentative d'attentats, trois hommes de l'IRA furent interpellés avant que la bombe n'explose. Elle devait être déposée au milieu de la foule à Waterloo Station et aurait fait des dizaines de morts. Les membres pensèrent que seul, un traître, pouvait avoir informé les autorités du complot. Ton père fut désigné par Philip Brown comme étant l'instigateur. Il dut se retirer de l'association et se mettre à l'abri. Pour cela, il retourna à Aix et reprit son travail habituel. Ta mère était toujours inquiète lorsqu'il partait en mission. Elle prenait souvent des tranquillisants et c'est ça qui la faisait tenir. A la fin, il décida d'arrêter tout contact avec l'IRA.

Elle fait une pause pour écouter le repas mijoter doucement.

- En 1952, continue-t-elle, ils se rendirent deux fois à Londres : d'abord pour les obsèques du roi et ensuite pour le couronnement de sa fille Élisabeth. Ils l'ont rencontrée plusieurs fois. Je crois qu'elle savait, par son père, la parenté qui les unissait mais aucun acte officiel ne corroborait ce fait. C'est à cette époque que nous avons été désignés pour te servir de nanny et vous protéger d'éventuels attentats terroristes en France. Pendant quinze ans, il étira ses voyages à Londres, ne s'y rendant que trois fois par an. Il avait discrètement repris contact avec l'avocat mais évitait de rencontrer directement les membres.

Elle part subitement dans la cuisine pour vérifier si le repas cuit sans être brûlé. Satisfaite, elle se rassied et reprend l'histoire :

- En 1966, nous fûmes contactés par le MI6 de la présence en France de Philip Brown. Que venait-il y faire ? Avait-il l'intention de se venger de ton père ? Nous ne pûmes donner de réponses. Un dimanche soir, à notre retour de Genève, où Henri et moi t'avons ramenée, nous avons remarqué que quelque chose d'inhabituel venait de se passer. Ta mère était bouleversée et ton père trop calme. Il demanda à Henri de l'aider à emmener une voiture loin du manoir, sans plus d'indications. Henri conduisit la Mercedes de ton père et lui pilotait une Jaguar immatriculée à Londres. Ils sont revenus trois heures plus tard, en pleine nuit. Henri m'a expliqué qu'il avait jeté la Jaguar dans le Rhône, à quelques kilomètres de Genève. La voiture était vide. Ton père ne nous a jamais dit le pourquoi de cet accident organisé.

- Quelqu'un l'a-t-il su ?

- Quinze jours plus tard, la voiture a été retrouvée par la gendarmerie, entièrement vide. Il paraîtrait que le corps du chauffeur, un certain Philip Brown avait disparu dans le fleuve en crue.

- Mais vous saviez que ce n'était pas vrai, dis-je ! Alors pourquoi tous ces mensonges ?

- Nous avons contacté le directeur du MI6, notre patron, qui nous a répondu que ce Brown était recherché par Interpol pour assassinat. Que cette disparition arrangeait beaucoup de monde !

- Qu'est-il devenu ?

- Longtemps, nous nous sommes demandés s'il ne l'avait pas enterré dans le souterrain construit par Sophie.

- Il n'y avait rien lorsque nous sommes descendus pour récupérer les papiers et le rubis. J'ai demandé à Jissey de vérifier s'il trouvait quelque chose de particulier.

- Et c'est aujourd'hui, dit Suzanne, que Jissey a découvert son corps. Nous sommes certains que c'est lui. Il faudra demander des explications à ton père.

Je sens l'agréable odeur qui me monte aux narines.

- Nous allons passer à table, dit Suzanne !

Comme à mon habitude, je dispose les assiettes et les couverts pour quatre personnes, toujours préoccupée par la découverte du corps de cet homme .

Suzanne met les mains sur les hanches et dit en soupirant :

- Ton père a quand même fait du bon boulot. Il voulait

toujours arrondir les angles avec les membres et s'ils ont maintenant déposé les armes, c'est en partie grâce à lui. Henri et moi pensons qu'il a reçu la visite de Brown, que ça a mal tourné et que ton père s'est défendu. Ensuite, il a fait disparaître le corps.

- Tu penses que ça s'est passé comme ça, m'inquiète-je ?

- Ton père n'est pas un tueur. Il aurait préféré le capturer vivant si cela était nécessaire. Mais, ce n'est qu'une hypothèse. (Elle me regarde dans les yeux) Demande-le à ton père !

- Je le verrai demain.

- Non, fais-le maintenant. Je dois le savoir. Henri et moi, il y a trop longtemps qu'on n'y pense et parfois j'en rêve la nuit.

Je saute sur le téléphone et compose le numéro de papa. J'attends trois sonneries avant que Sandie décroche.

- Bonjour, c'est Claire. Tu vas bien ? (depuis notre rencontre, nous avons décidé de nous tutoyer) Justement on pensait à toi.

- A moi ?

- Oui, Peter voulait prendre de tes nouvelles et il a su que tu passerais à Deauville.

- Oui, je t'appelle de chez les Norton. Mais comment l'a-t-il su ?

- Les services secrets ... !

- Je voulais lui parler. Il est là ?

- Tu as de la chance, il allait partir.

J'entends discuter et une voix d'homme reprend la communication.

- Bonjour Mimie. Il paraît que tu es chez les Norton. N'oublie pas de leur donner le bonjour.

- Bonjour papa.

Ce que j'aime lorsque j'appelle mon père au téléphone, est que je ne vois pas son visage différent de celui que j'ai connu. Par contre, sa voix n'a pas changé, elle, toujours chaude, virile, autoritaire.

- Je voudrais te poser une question qui nous tourmente tous. Que s'est-il passé lors de la visite de Philip Brown au manoir.

- C'est Suzanne qui t'a raconté cette histoire.

- J'ai besoin de le savoir. Dis-le moi, je t'en prie.

- Eh bien. Philip Brown est arrivé un après-midi alors que nous allions raccompagner Martin Higgins à l'aéroport. Tu venais de partir à Genève avec les Norton. Il voulait me parler à tout prix. Il détenait des documents qui prouvaient sa parenté avec la royauté. Il les agitait au-dessus de lui. Connaissant son

caractère violent, je me suis méfié. J'ai récupéré mon arme et je l'ai posé près de moi, au cas où j'en aurais besoin pour me défendre. Il a étalé ses papiers sur la table du séjour. Il répétait sans cesse : « *Je suis le futur roi, je suis le futur roi. La chambre des Lords a accepté ma requête et a reconnu ma lignée royale.* » Il était comme fou. Il me montra un acte de reconnaissance, rédigé par la reine Victoria, elle-même. Il certifiait qu'elle l'avait remis à John Brown pour prouver la descendance de son fils. Il a crié, hurlé que ta mère n'avait rien à voir avec ça, que c'était une imposture. Elle s'est approchée en entendant les cris. Soudain, il a sorti un pistolet et nous tenait tous en joue. « *Vous allez mourir* » disait-il. Nous étions en danger. Il a dit « *Toi d'abord* » en s'adressant à ta mère. Et c'est à ce moment-là que j'ai entendu un coup de feu. Brown est tombé à la renverse sur le tapis du salon, comme propulsé par une main invisible. Sur le front, il y avait une tache de sang. Martin avait voulu nous protéger et avait tiré avec mon arme. Il avait fait mouche, entre les deux yeux.

- Et vous l'avez enterré dans le massif de rosiers, demandé-je ?

- Martin ne voulait pas que cette histoire nous retombe dessus, surtout qu'il venait d'être tué avec mon arme et la police aurait rapidement pensé à un règlement de compte de ma part.

- Pourquoi dans les rosiers ?

- C'est Martin qui l'a souhaité. Dans un massif de roses, personne n'aurait l'idée de venir creuser un trou. C'est une fleur qui se respecte. Alors, il a roulé le corps de Brown dans le tapis et nous l'avons enterré là.

- Pourquoi les rosiers ont-ils disparu, remplacés par des hortensias blancs ?

- Parce qu'en les déterrants, ils n'ont pas survécu. Ta mère a alors émis le souhait d'y planter des hortensias blancs, en mémoire de Brown et pour égayer le parc. Mais pourquoi tu me demandes ça ?

- Parce que Jissey a découvert le corps.

Il ne dit plus rien. Sans doute est-il en train de réfléchir à cette nouvelle situation ? Mais, je ne lui en veux pas. Il a fait ce qu'il fallait.

- Je vais ... Je vais m'en occuper. Y-a-t-il quelqu'un actuellement au manoir ?

- Il y a Jissey qui y vit. Pourquoi ?

- Il faudrait qu'il vienne à Londres deux ou trois jours que je puisse régler le problème.

- Il est près de moi, ici, à Deauville. Tu veux qu'il vienne chez moi se la couler douce !

- Sois sérieuse, Mimie. A part lui, personne n'habite dans le manoir ?

- Non, Jissey y vit seul depuis qu'on s'est séparés.

- Alors, je fais le nécessaire pour vous en débarrasser. D'ailleurs j'aurais dû le faire depuis longtemps.

- Alors, moi, je me suis retrouvée devant un cadavre à chacun de mes passages au manoir. J'avais bien remarqué les nouveaux hortensias mais de là à penser qu'il y avait un type enterré... je te remercie... et ...

- Ne te fâche pas. Je ne pouvais pas faire autrement.

- Et si j'avais vendu le manoir et que les nouveaux propriétaires avaient voulu faire des travaux à cet endroit-là, nous serions tous en prison. Non mais ! Tu te rends compte !

- Désolé. Je ...

Je raccroche sans lui dire au revoir. Ils restent sans voix tous les trois, quelques instants, avant que Suzanne, pour apaiser la tension, propose de boire un café.

- Je veux bien, dis-je. J'ai besoin d'un remontant.

- Ce n'est pas souvent que tu acceptes le café, dit Jissey !

Je me force à sourire. Mon père, avec ses histoires d'espions m'a énervée.

- Pour le moment, dit Suzanne en me regardant, Jissey peut venir habiter ici, à Deauville, si tu veux ?

- A moins que Claire ait un peu de place chez elle, répond Jissey, en se tournant vers moi ?

Je ne comprends pas pourquoi Jissey resterait ici.

- C'est chez moi qu'il sera le mieux et surtout avec sa fille. Si tu es d'accord ?

- Moi, ça me va ! Et avec tout ça, tu ne m'as pas dit comment allait Mary.

Je suis toujours touchée par l'intérêt qu'il porte à sa fille. C'est un bon père, sérieux. Et de passer quelques jours chez moi, va lui faire du bien. Je vais lui concocter un séjour si paradisiaque qu'il ne voudra plus repartir.

J'ai des idées noires dans la tête et c'est avec lui que je veux les partager.

Le café me redonne des forces.

- Mary va bien, rassure-toi. Elle est actuellement avec Kate qui passe la nuit au cottage.

* * * *